



PASSION(S)

Les quatre saisons en Périgord. Par Jean-Claude Raspiengeas

15/11/13

Rien de tel qu'un pas de côté pour découvrir la courbe d'un chemin, un regard extérieur pour voir ce que nous ne voyons plus. Une cinéaste américaine, Judith Lit, établie en Périgord depuis une quinzaine d'années, a voulu comprendre comment vivaient ses voisins paysans dont l'activité, étouffée par le productivisme, semble vouée à disparaître avec eux. Elle a pris son temps (quatre ans) pour observer, écouter, se fondre dans les silences, filmer les gestes transmis de génération en génération depuis cinq mille ans.

Judith Lit insiste sur la singularité de ce coin de province où elle a cru ne pas pouvoir tenir. Le mode de vie local et la rudesse des saisons lui paraissaient trop éloignés de ce qu'elle avait quitté. Et puis l'attachement a fait son œuvre, et les lointains souvenirs de son enfance en Pennsylvanie où son père et son grand-père exploitaient une ferme ont afflué. Là-bas, leurs terres furent peu à peu amputées.

De ce télescopage intime et affectif est né ce beau voyage au pays des voisins, surpris dans leurs façons de faire, soucieux de préserver ce qui ne tient qu'à leur opiniâtreté : des anciens qui s'épuisent à labourer, moissonner, tailler la vigne, élever du bétail, gaver les canards, aux nouveaux venus qui croient en la renaissance d'une agriculture biologique.

« Prudence et respect. On s'est beaucoup moqué de cette sagesse paysanne. Et pourtant... »

La douce attention de Judith Lit incline ses interlocuteurs à lui parler. L'aînée de trois générations de femmes qui travaillent ensemble soupire dans sa cuisine : ***« Prudence et respect. On s'est beaucoup moqué de cette sagesse paysanne. Et pourtant... »*** Un jeune sexagénaire saisit une poignée de terre, la respire, la porte à son oreille, la goûte pour en extraire l'essence d'un secret. Plus loin, il constate que le foin a perdu son odeur et son craquant, après une nuit de pluie qui a noyé la fenaison.

« En agriculture, c'est le ciel qui compte », commente un ancien, blanchi sous le harnais. Sécateur à la main, il s'occupe chaque jour de sa vigne et se réjouit de l'approche des vendanges où reviendra l'esprit de solidarité, soldé par des repas arrosés. Parvenu au bout de ses forces, il admet, fataliste, que le lourd manteau de la vieillesse pèse sur ses épaules.

En se concentrant sur son environnement immédiat de petites fermes familiales, Judith Lit cherchait à savoir comment ces travailleurs de la terre, submergés par une paperasserie administrative décourageante, s'adaptent à l'idée qu'une grande partie de leurs revenus dépend de primes plus que de leur savoir-faire, patiemment acquis. Ce qu'ils lui disent, c'est que même le paysage se ressent de la mort des paysans.